

Donges, une église remarquable du XX^e siècle

Un site anciennement peuplé de l'estuaire

La présence de mégalithes et les recherches archéologiques menées depuis le XIX^e siècle attestent d'implantations humaines très anciennes à Donges, autour d'un port et au long de voies de communication traversant un territoire d'îles et de zones humides.

Au XI^e siècle, le site du bourg et du port s'organise autour d'une place-forte seigneuriale (qui sera détruite dès le siècle suivant par le pouvoir ducal) et autour de son église paroissiale. Une première église, d'époque mérovingienne, avait été placée sous le vocable de saint Martin de Tours. Une église médiévale lui succède. Un prieuré bénédictin est par ailleurs fondé à Donges.

La mise en valeur du territoire agricole, avec notamment l'aménagement des marais, se poursuivra durant des siècles, avant que Donges ne connaisse un développement d'une toute autre nature.

Un essor industriel et portuaire

A partir de 1857, une voie ferrée relie le port et le bourg de Donges à Nantes et Saint-Nazaire. Les chantiers de construction navale et les hauts fourneaux des communes voisines nécessitent une main d'œuvre importante et la population s'accroît. La paroisse de Donges se dote dans les années 1880 d'une vaste église néo-gothique, dont la flèche est achevée en 1903. Elle culmine à 75 mètres de hauteur, ce qui en fait le second plus haut clocher du diocèse de Nantes. Fierté des Dongeois, il est visible de loin dans le paysage horizontal de l'estuaire, et constitue un repère utile à la navigation fluviale.

Le port accueille des produits pétroliers dès 1917, d'abord pour les besoins de l'armée américaine. Puis une première unité de raffinage de

pétrole est créée en 1931, et une seconde en 1933, qui progressivement entoureront le noyau bâti historique.

La situation du bourg, entre une gare, un port et des réservoirs de pétrole, explique sa destruction lors des bombardements des 24 et 25 juillet 1944.

La reconstruction

La remise en état des installations industrielles se fait rapidement, pour une reprise de l'activité dès 1948. La reconstruction du bourg donne lieu à un questionnement quant à son emplacement. Un plan urbain est commandé dès 1945 à Jean Dorian, architecte et urbaniste tourangeau.

A la fois pour éloigner les habitants du danger, et pour permettre un développement ultérieur des raffineries, il est décidé de reconstruire à neuf le bourg de Donges, au nord du site originel et sur une hauteur.

Jean Dorian propose un plan rationnel organisé en damier, mais conserve la disposition traditionnelle d'un bourg structuré autour de sa place de marché, où mairie et église accompagnent les commerces. Les écoles et autres équipements publics sont prévus à proximité et les habitations entourent ce noyau central. Une voie de «circulation lourde» contourne le bourg.

Le plan d'aménagement est adopté en 1947. Il est prévu pour une agglomération de 6 000 habitants. Selon le rapport justificatif de l'architecte en novembre 1947, les nouvelles constructions devront tenir compte «du caractère des habitations de la presqu'île nazairienne et guérandaise, en employant au maximum les matériaux du pays tels que granit, ardoises, etc.». Les contraintes architecturales sont légères et se limitent à déterminer le nombre de niveaux constructibles selon le type de voies : «il n'y aura pas d'ensemble architectural, seules quelques servitudes de hauteur et d'esthétique permettront de donner au centre de l'agglomération un caractère donnant à l'ouvrier la possibilité d'oublier les réservoirs et les tours de cracking». «Aucun espace vert ni jardin n'est prévu pour Donges, les bords de Loire, l'Océan et les cités-jardins devant se construire dans la zone d'extension faisant la réserve d'air naturelle de la commune tant recherchée dans les grandes agglomérations».

Le centre bourg présente encore aujourd'hui son architecture simple, aux volumétries traditionnelles mais à l'écriture architecturale moderne assez répétitive, finalement peu «bretonne». Les voiries et espaces publics y apparaissent vastes, par rapport à des constructions à seulement un ou deux étages. Depuis quelques années, des façades arborent des couleurs vives, dans l'esprit de certains villages irlandais, sans doute à la fois par

effet de mode et par désir d'individualiser des habitations considérées comme sans grand caractère.

Jean et Charles Dorian

Jean Dorian (1906- ?), dans les années de la Reconstruction, travaille au plan urbain de Vendôme et, sous la direction de l'architecte en chef Pierre Patout, à celui du centre-ville de Tours. Il est associé à son frère Charles Dorian au sein de leurs agences parisienne et tourangelle. Avec Patout, ils reconstruisent en 1954 la bibliothèque municipale de Tours, qui allie une écriture extérieure néo-classique à une conception intérieure plus moderne, où l'ossature de béton armé permet des volumétries audacieuses.

Charles Dorian (1905-1994) mène une carrière plus «prestigieuse». Architecte diplômé en 1935, et formé en urbanisme, il est nommé architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux en 1948, puis architecte en chef des Monuments historiques en 1950. Il est alors chargé de la Vienne, des Deux-Sèvres, de la Vendée et de l'Eure-et-Loir, où il restaure de nombreux édifices jusqu'en 1970. Il œuvre aussi sur d'autres sites, comme celui du secteur historique de Guérande. Il dessine également le plan d'ensemble du nouveau village d'Oradour-sur-Glane, implanté à proximité des ruines de l'ancien.

Il paraît donc tout à fait naturel que, pour la reconstruction de l'église de Donges (et peut-être aussi pour la conception du plan d'urbanisme), Jean Dorian se soit associé à son frère Charles.

Une église moderne ou bretonne ?

Si les deux architectes prévoient la conception d'un monument moderne, exclusivement conçu en béton et verre, les responsables locaux (notamment Armand Morvan, maire d'origine finistérienne, et Auguste Morgat, curé de Donges) vont rapidement les ramener à des considérations à la fois plus traditionnelles et plus «locales».

Le programme prévoira donc un édifice au moins aussi vaste que le précédent, pour 1 800 à 2 000 fidèles, avec un «caractère breton marqué» et un clocher comparable à l'ancien. L'édifice, placé à l'est de la place centrale du bourg, sera orienté, et un calvaire est souhaité pour parfaire le pittoresque et l'ancrage breton de l'ensemble.

Sur un plan traditionnel en croix latine, avec bas-côtés et chapelles rayonnantes autour du chœur, et une tour du clocher placée sur le côté sud de façon à être vue depuis la rue latérale, les frères Dorian vont concevoir

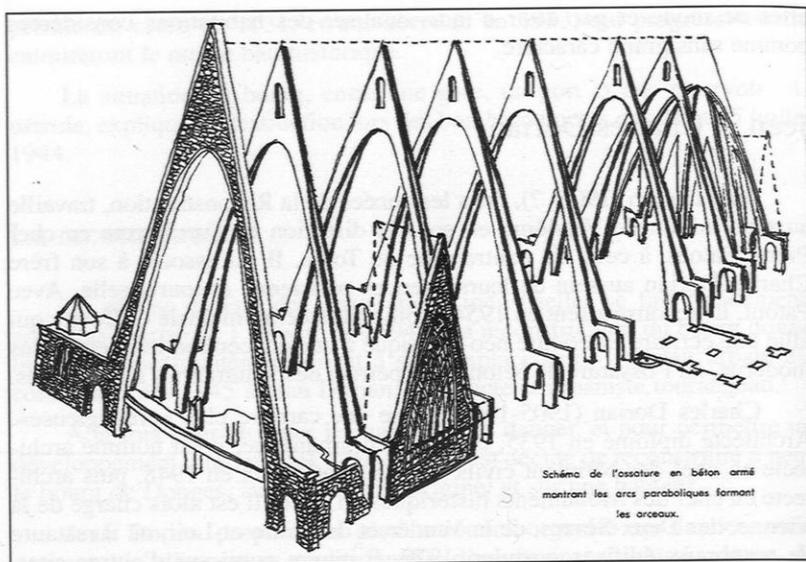


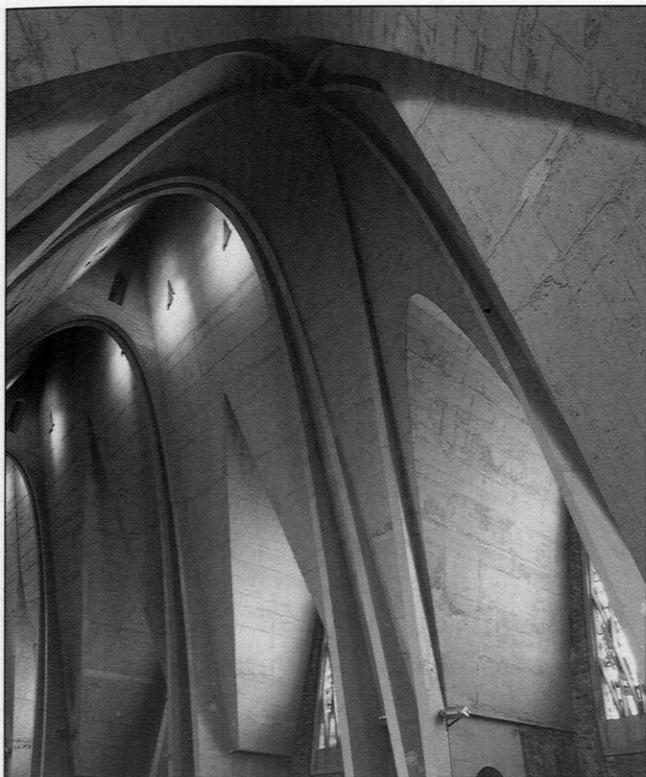
Schéma de l'ossature en béton armé montrant les arcs paraboliques formant les arceaux.

Eglise de Donges, principe constructif, schéma par Jean et Charles Dorian, vers 1952.

un édifice singulier, dont l'écriture architecturale extérieure s'inspire effectivement de certaines caractéristiques de l'architecture religieuse bretonne, mais dont la technique constructive et les espaces intérieurs seront modernes.

L'ossature est conçue en béton, organisée en une suite de chevalets autoportés, à arcs paraboliques, réunis et contreventés par des pans de toitures en voiles de béton. Entre les chevalets, des pans de toitures plus petits pénètrent la toiture principale, formant autant de pignons pentus percés de verrières.

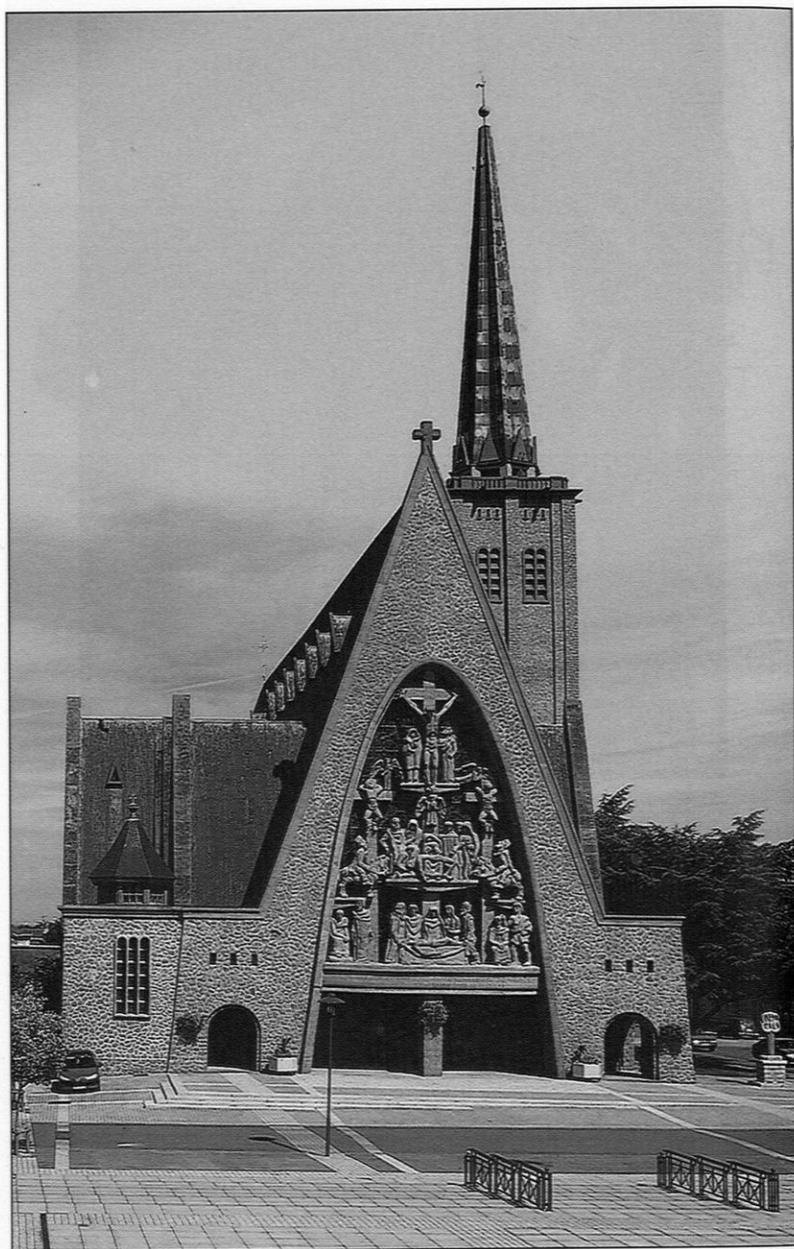
A l'intérieur, les bétons sont laissés bruts de décoffrage, et simplement peints (dès l'origine ?) d'un beige pâle grisé. Les intrados des ouvertures ménagées dans la base des «chevalets» (et qui créent le passage du déambulatoire) ainsi que ceux des petites ouvertures triangulaires de la toiture de la nef, sont soulignés de teintes rouges ou bleues, comme un clin d'œil discret mais explicite à l'utilisation de la couleur dans les projets d'un Le Corbusier ou d'un Wogenscky. Pour ces deux maîtres du Mouvement moderne, en effet, l'usage de la coloration, en touches de teintes primaires, est un acte de plasticien, un moyen de dynamiser les volumes intérieurs ou extérieurs, comme ceux de la Maison Radieuse de Rezé ou de la chapelle du couvent de la Tourette, près de Lyon. A Donges, même si le propos est moderne, il emprunte largement au vocabulaire formel tradi-



Eglise de Donges, voûtes en béton, 2006. Photo Bernard Renoux.

tionnel. Au niveau du chœur, les «nervures» créées par l'intrados des arcs paraboliques se rejoignent en un anneau de béton formant «clef de voûte». En partie basse, et tout autour de l'édifice, des niches recevront les statues récupérées dans l'ancienne église de Donges ou achetées par le curé. Au-dessus de la porte d'entrée, une tribune surplombe la nef, à laquelle on accède par deux petits escaliers hélicoïdaux en béton. L'ensemble, sans décor ni fantaisies, uniquement dynamisé par les quelques discrètes touches de couleur et par la lumière changeante des verrières de Max Ingrand, présente de remarquables qualités d'espace et une ampleur étonnante.

A l'extérieur, le propos architectural est autre. L'ensemble des pignons (très pointus et débordants des toitures) et des couvertures d'ardoise compose un édifice régionaliste, dans l'esprit des églises gothiques bretonnes. Les murs sont en moellons de granit. Les encadrements et



Eglise de Donges, 2006. Photo Bernard Renoux.

modénatures, simples moulures en relief, sont en béton teinté par des agrégats de granit et bouchardé, ce qui lui donne un aspect proche de la pierre locale. A gauche et dans le prolongement de la façade ouest, l'espace des fonts baptismaux montre une triple baie en plein cintre et un lanternon octogonal.

Le clocher se détache sur le côté de l'édifice et surmonte l'entrée nord de l'édifice. La double porte, abritée par une simple «casquette» de béton, est divisée par un meneau central devant lequel une statue monumentale de saint Martin accueille les visiteurs d'un sombre regard. Au-dessus, une tour carrée, dont des contreforts plats soulignent la verticalité, est animée de quelques baies en plein cintre simplement entourées d'un bandeau plat en relief. La flèche est une fine pyramide à base étoilée, revêtue de métal. Le projet d'origine prévoyait, au-dessus de la tour du clocher, une haute flèche portant la hauteur de l'ensemble à 77 mètres, soit 2 de plus que la flèche de la précédente église de Donges. «Le clocher était pour nous un gros souci. Faire un clocher de 75 mètres de haut, lui trouver un caractère breton et être moderne n'est pas facile». Pour réaliser ce défi, les architectes avaient dessiné une flèche faite de deux hauts pans de mur de béton, placés en croix, et ajourés comme certaines flèches bretonnes en granit. Mais dès 1958, et alors que le clocher n'est pas achevé, le maire écrit que la flèche initialement prévue devra être réduite «pour éviter de se trouver dans le cône d'envol des avions à réaction de la base de Gron-en-Montoir».

L'élément unificateur de l'architecture des frères Dorian est cette succession de paraboles, qui compose le volume de la nef et dont le motif se retrouve à l'extérieur de l'édifice, d'une part dans la grande verrière de la façade ouest, d'autre part dans les verrières des pignons latéraux et des chapelles rayonnantes. Les meneaux de béton rythmant ces percements sont d'ailleurs obtenus par un «glissement» latéral des côtés de ces paraboles. Dans leur exposé de 1957 sur l'architecture de leur église, les frères Dorian sont explicites : «L'arc parabolique, véritable expression du système de construction de notre église, apparaît en façade comme une grande fenêtre qui remplace la rose habituelle et éclaire la tribune placée au-dessus du narthex, où se tiendront les chanteurs».

La verrière de la façade ouest prolonge le rythme des arcs de la nef et son encadrement de béton épouse parfaitement le dessin des paraboles intérieures. C'est cette baie qui aurait donné aux architectes l'idée d'un parti architectural étonnant, qui donne à cette église une de ses caractéristiques les plus fortes : la nécessité de terminer le bas de la verrière par une large traverse, formant linteau pour la porte d'entrée, et donc de supporter cet élément par un meneau vertical, aurait, selon Charles Dorian, donné l'idée aux concepteurs d'intégrer dans cette partie de l'édifice le monumental calvaire d'inspiration bretonne qui en rythme la façade.

André Bizette-Lindet

Le sculpteur chargé du calvaire de la façade ouest et du saint Martin de la base du clocher sera André Bizette-Lindet. Né en 1906 à Savenay près de Donges, mort en 1998, cet artiste est premier Grand prix de Rome en 1931. Une carrière internationale l'amènera à participer à de nombreux projets architecturaux, depuis des projets sociaux de Jean Prouvé jusqu'à des ensembles de bureaux parisiens des années 70. Il utilisera toutes les techniques de la sculpture (marbre ou ardoise, bronze ou béton, céramique). Il intervient par exemple lors de la construction de la basilique Notre-Dame de la Charité à Blois en 1934, ou pour la création des portes du Palais de Tokyo à Paris (1934-1937). Il collabore à la reconstruction de Saint-Malo, aux bas-reliefs du monument du Mont-Valérien (1960) et édifie en bronze la nouvelle sainte Anne monumentale de Sainte-Anne d'Auray (1972).

André Bizette-Lindet crée pour Donges une œuvre expressionniste et forte, dont il revendique en 1957 le caractère à la fois breton et sombre : «la tradition locale des calvaires inscrite au pignon rattache fortement l'édifice au terroir, à la race paysanne. Ainsi, le caractère robuste et rude de la race bretonne doit être sensible dans les proportions des figures, dans la simplicité des attitudes volontairement statiques, pour créer l'idée de permanence et exprimer le caractère dominant de cette race qui s'extériorise peu, mais est constamment en contact avec le drame. (...) La plastique suggérera dans chacun des groupes la présence du drame par ce jeu de l'ombre et de la lumière sur les visages».

Le calvaire

Et c'est non seulement sur la forme, mais sur le choix des thèmes qu'André Bizette-Lindet va articuler l'expressivité de son calvaire. Dans le haut de l'arc, la croix du Christ et celles des deux larrons composent un rythme ternaire axé, qui se retrouve dans la partition verticale, puisque au-dessous de la croix centrale se présentent deux scènes d'importance, au niveau médian le thème «désespéré» de la piété, encadré des deux cavaliers de la «force publique», et au niveau inférieur une mise au tombeau, accompagnée à gauche d'un Christ dressé devant Pilate, à droite d'un Christ couronné d'épines. En haut du calvaire, au pied de la croix du Christ : «la Vierge, symbole éternel toujours vivant de la Mère douloureuse, s'enveloppe dans la grande cape de deuil des bretonnes de l'île de Sein. Elle personnifie celles qui pleurent leur fils disparu en mer.»



Deux détails du calvaire en béton bouchardé d'André Bizette-Lindet, 2006.
Photo Bernard Renoux.



Au-delà du caractère surprenant et parfaitement convaincant de l'intégration architecturale d'un calvaire monumental dans la verrière d'une façade d'église, il faut souligner la force expressive et la qualité de cette œuvre sculptée, dans le détail des figures comme dans la composition générale.

Ce calvaire, dont un premier regard fait croire à une œuvre taillée dans la pierre, a en fait été réalisé en béton, pour des raisons de délai et de coût. Les figures ont été modelées en vraie grandeur à Paris. Des moules ont été transportés à Donges, où les personnages ont été coulés à l'aide d'un béton mélangé à des agrégats de granite, puis mis en place. Un bouchardage des surfaces a ensuite donné à la matière son aspect définitif.

Pour le saint Martin de la base du clocher, André Bizette-Lindet conservera la noirceur de son propos : «si j'ai voulu exprimer l'âme si rayonnante de saint Martin en une figure rude et frustrée, en un fantôme exsangue aux orbites creusées d'ombre, la main levée en une bénédiction d'outre-tombe, c'est afin de rendre sensible à tous la personnalité étrange de cette grande figure d'ascète».



Saint-Martin, modèle en plâtre, André Bizette-Lindet, vers 1952.

Les vitraux de Donges

Les verrières de l'église de Donges, dont l'iconographie s'inspire aussi de la vie de saint Martin, proposent une vision plus conventionnelle de la vie de l'évangélisateur. De part et d'autre du vitrail central du chœur (le Christ en majesté), deux verrières illustrent, à gauche, le partage du manteau et l'échange de l'épée contre la croix du Christ, à droite la rencontre avec saint Hilaire de Poitiers et l'évangélisation des campagnes. Les couleurs sont vives et chaudes, les compositions dynamiques

et l'ensemble serein. Dans le transept nord, une Vierge couronnée, sur fond bleu, surplombe saint Jean, saint Bernard, saint Dominique et saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Pour des raisons avouées d'économie, le verrier ne réalise qu'un seul dessin pour les vitraux de la nef, qui se répètera en s'inversant de verrière en verrière. Le grand vitrail ouest tient compte de la présence du calvaire, visible à travers un réseau décorés d'anges et dont l'ombre s'allonge au soleil couchant sur le sol de la nef.

Max Ingrand

Le créateur des vitraux de Donges est un verrier important, qui laisse en France et dans le monde un grand nombre d'œuvres. Né à Bressuire en 1908, mort à Paris en 1969, Ingrand est élève à l'École des Beaux-Arts de Paris, puis à l'École des Arts Décoratifs. Il a pour professeur Jacques Grüber, un des maîtres de l'école de Nancy. Il crée dès 1930 avec sa femme Paule Ingrand une entreprise dédiée à la réalisation de verres gravés de style Art Déco. Il participe à la décoration des salons du paquebot Normandie en 1935, sous la direction de l'architecte Pierre Patout, et réalise à Bruxelles une exceptionnelle verrière «aurée» et gravée pour l'hôtel du baron Empain. Pendant sa captivité lors la Seconde guerre mondiale, il rencontre Jean Guilton et un certain nombre de prêtres qui feront appel à lui pour réparer les dommages causés à de nombreuses églises de France. C'est ainsi que son entreprise deviendra l'une des plus importantes du pays, avec un outil de production employant 70 ouvriers. Parmi les nombreuses réalisations d'Ingrand, créations ou restaurations de vitraux religieux et profanes, on retiendra d'importants chantiers à Tours, au Mans, à Strasbourg, à Toulouse, mais aussi à Washington ou Sao Paulo. En Bretagne, Ingrand est l'auteur de vitraux pour la cathédrale de Saint-Malo, pour l'église de Plouguerneau ou pour la chapelle Saint-Melaine de la Maison Diocésaine à Rennes. A partir de 1954, Ingrand devient directeur artistique de la maison italienne Fontana Arte, fabricant et éditeur de meubles et de luminaires, pour laquelle il réalise la lampe Fontana, devenue un classique du design et sans cesse rééditée depuis 1954.

Un patrimoine du xx^e siècle

L'église de Donges, par la cohérence et la force de son écriture architecturale et artistique, et par la personnalité de ses concepteurs, est donc une œuvre singulière, dont les indéniables qualités plastiques ont résisté aux évolutions du goût. Parmi nombre d'édifices de la période de la Reconstruction, ce monument appartient à ceux, rares, dont la modernité

étonne encore, mais qui ont pourtant déjà acquis la «patine» nécessaire à une attention bienveillante au patrimoine architectural.

Avec la silhouette grandiose de la raffinerie de Donges, avec le souvenir de l'histoire douloureuse du site, l'église participe fortement à l'identité particulière de cette commune de Loire-Atlantique.

Christophe BOUCHER

Architecte

Chargé de mission au Conseil d'Architecture, d'Urbanisme
et de l'Environnement (CAUE) de Loire-Atlantique

Sources

Les citations des concepteurs et du maire de Donges concernant l'église sont extraites du fascicule *Donges et ses églises* édité en 1958 par la commune. Les citations de Jean Dorian concernant la reconstruction du bourg sont extraites du document dactylographié *Commune de Donges, projet d'aménagement et de reconstruction, rapport justificatif* à en-tête du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, signé par Jean Dorian en novembre 1947 (archives du CAUE de Loire-Atlantique).

Bibliographie

Philippe BONNET, «Églises du XX^e siècle en Bretagne de la loi de Séparation à Vatican II (1905-1962)», *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2005, tome 163, p. 79-116.

Jean-Louis KEROUANTON, Christophe BOUCHER, *Architectures et patrimoines du XX^e siècle en Loire-Atlantique*, Nantes, éd. Coiffard, 2006, 224 p.